

Il me demanda d'où j'étais. Je répondis d'Anet : ce fut mon unique mensonge. — Avez-vous encore votre pere? — Oui, grace au Ciel. — Et votre mere? — Je ne l'ai plus. Il soupira profondément. — Et que fait votre pere? — Il travaille au jardin. — Est-il jeune encore? — Il commence à être vieux. — N'a-t-il que vous d'enfans? — Non, il n'a plus que moi. — Et vous l'avez quitté! — Il l'a voulu lui-même. — Il est donc à son aise, & il peut se passer de vous? — Oui; mais si je mérite les bontés de mon Maître, j'espere qu'il nous permettra de nous réunir près de lui. Alexis, me dit-il, soyez tel avec moi que vous avez été chez M. de Nécour, sage, laborieux, honnête; & dans peu, je vous le promets, vous aurez ici votre pere: ce ne sera pas moi qui vous en priverai. A ces mots, il se détourna, & je lui vis essuyer ses larmes.

Je lui ai rappelé depuis ce premier entretien. Ah! m'a-t-il dit, tu ne vis pas l'impression que faisait sur mon cœur chaque mot que tu répondais. Il y avait alors plus d'un an que les noms de pere & de fils n'avaient pu sortir de ma bouche: je ne me sentais pas la force de les prononcer; c'était comme un poids sur mon cœur; & avec toi, je me soulageais à les dire & à les entendre.

Satisfait de me voir redoubler tous les jours d'activité, de diligence, lui créant un

jardin nouveau , lui enseignant avec modestie une culture qui lui était inconnue , mon pere avait quelquefois la bonté de modérer mon ardeur au travail ; & un penchant involontaire le ramenait sans cesse auprès de moi. Alexis , quel âge avez-vous ? me demanda-t-il un jour. — Vingt-un ans. — Vingt-un ans ! il poussa un soupir , & il garda un long silence.

Ah ! dit Vauvenargue à Voltaire , *il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge !*

Après quelques tours de jardin qu'il fit , reprit Alexis , pour soulager son âme , il revint à moi & me dit : Alexis , n'êtes-vous pas dans l'intention de vous marier ? Oui , Monsieur , j'y ai pensé , lui dis-je ; & si tel est votre bon plaisir & la volonté de mon pere , je crois avoir trouvé à Fleury celle qui me rendrait heureux. Quel âge a-t-elle ? Elle a seize ans. — Appartient-elle à des gens honnêtes ? — C'est la fille d'un homme qui a donné son sang pour l'Etat. — Bonne extraction ! — A l'âge de sept ans elle a perdu sa mere , ainsi que moi. — Pauvres enfans ! Et qui a pris soin d'elle ? — C'est Monsieur de Nelcour. — Elle est jolie sans doute ? — Quand elle serait laide , elle serait aimable encore : c'est la douceur , la bonté même ; M. de Nelcour la chérit comme si elle était son enfant. — C'est donc un homme charitable , un homme bienfaisant que M.
de

Le Nelcour ? — Oui, Monsieur, un excellent homme ; & ses bontés pour Natalie & pour moi vous en sont témoins. Il a fait des folies, reprit mon père ; mais les folies d'un homme faible & facile, je les pardonne : il est encore, hélas ! bien heureux que cette faiblesse ne lui ait couré que sa fortune. Elle coute souvent plus cher. Sait-il que vous aimez Natalie ? — Il s'en doute. — C'est pour cela peut-être qu'il vous éloigne d'elle ? — Peut-être bien. — Pourquoi ne vous a-t-il pas mariés ? — Ah ! Monsieur, il fallait le consentement de mon père ; & je n'ai pas encore osé le demander. — Pourquoi ? — L'orpheline n'a presque rien. — Elle a sa bonté, sa sagesse, son heureux naturel ; c'est une riche dot que cela. — Oui, Monsieur ; mais mon père !... Ah ! je tremble de lui parler. — Il est donc bien sévère envers vous, votre père ? — Il l'a été, Monsieur ; mais il n'en est pas moins sensible ; & si je l'osais dire, il est bon comme vous. — En ce cas, j'espère obtenir qu'il consente à vous rendre heureux. S'il s'obstinait pourtant, je vous prévient que je n'ai point d'autorité à opposer à celle d'un père ; & vous-même, Alexis, il faudrait lui obéir. — Oui, Monsieur, oui, je le promets, quand il s'agirait de ma vie. Jamais enfant n'a respecté son père & ne l'a aimé plus que moi. Je ne vous cache point que j'en trouve dans

Natalie tout ce qu'on peut désirer dans sa femme ; que je l'aime bien tendrement, & que pour moi il n'y a point de bonheur sans elle. Mais mon pere n'aurait qu'à me dire : Mon fils, il faut y renoncer, me suivre, & ne plus la revoir ; j'obéirais sans murmurer. Ah ! l'heureux pere ! s'écria le mien. Alexis, va - t - en dès demain dire à M. de Nelcour qu'il me fasse l'honneur de me venir voir à Flamais, & qu'il m'amène l'orpheline. Je serai auprès de ton pere son intercesseur & le tien. Mais je veux ta parole, que tant que je vivrai, vous ne me quitterez jamais. Je suis vieux, je suis seul, j'ai besoin de consolation ; j'en ai besoin plus que tu ne peux croire. Au moins, vous m'aimerez vous autres, & je vous traiterai tous les deux comme mes enfans.

A ces mots déchirans pour moi, je tombai à ses pieds, je les baignais de larmes, & j'allais me faire connaître. Mais si les chagrins du passé se renouvelant dans son ame, il n'allait plus voir Natalie d'un œil si favorable ; si même il refusait de la voir.. Je tremblais de détruire nos espérances ; & dans le désordre où j'étais, mon pere ne vit qu'un jeune homme amoureux & reconnaissant.

Le lendemain, j'arrive chez M. de Nelcour, le cœur tout palpitant de joie. Vous avez mis, lui dis-je, le comble à vos bienfaits ; & je viens vous en rendre grâces.

Ce M. de Vaneville, ce vertueux vieillard qui se consumait de tristesse, & que le Ciel a voulu consoler..... Monsieur, adorez avec moi la main qui m'a conduit : M. de Vaneville est mon pere. Oui, c'est de vous que le Ciel s'est servi pour me ramener à mon pere ; c'est à vous, Monsieur, que je dois l'espérance de le fléchir. Faites appeler Natalie. C'est d'elle qu'il dépend d'achever mon bonheur, & je veux l'y intéresser.

Elle vint. Je leur racontai ce qui s'étoit passé entre mon pere & moi ; & à mesure que Natalie apprenait mon secret, son émotion, sa rougeur, son innocente & naïve joie me laissait pénétrer le sien. Elle nous avoua qu'elle avait pleuré mon absence ; qu'elle avait bien souvent gémi de ne pouvoir pas être Jardiniere avec moi ; que son bon Ange lui avait prédit en songe qu'elle n'aurait jamais d'autre mari qu'Alexis ; & qu'elle avait fait vœu, si son rêve s'accomplissait, que sous un berceau du jardin que nous cultiverions ensemble, nous éleverions un autel à cet Ange consolateur.

Nous partîmes ensemble, M. de Nelcour, elle, & moi. Elle parut devant mon pere, vêtue en simple villageoise ; & sa grace, sa modestie, l'ingénuité de son langage, le naturel de son esprit, & cette teinte de culture qui s'y laissait apperce-

voir, à son insçu, charmerent notre bon vieillard. Sa beauté la rendit encore plus intéressante à ses yeux. Il témoigna combien il savait gré à M. de Nelcour d'avoir cultivé son enfance; il le retint trois jours chez lui; & durant ces trois jours, il ne fut occupé que de notre aimable orpheline. Enfin, comme elle allait retourner à Fleury: Je suis décidé, me dit-il; je vais écrire à votre pere. Vous porterez ma lettre; & si, comme je le présume, il approuve ce mariage, vous l'amenez avec vous. Dites-moi son nom, dites-moi le nom du pere de Natalie.

Ce fut alors que je sentis frémir toutes les fibres de mon corps, & palpirer toutes mes veines.

Monsieur, lui dis-je, vous me voyez tremblant de l'aveu que je vais vous faire. Ce n'est pas assez de solliciter le consentement de mon pere; & puisque vous avez tant de bonté pour moi, c'est d'abord mon pardon, ma grace qu'il faut implorer. Votre grace, reprit mon pere avec étonnement! Seriez-vous criminel! — Oui, Monsieur, je le suis. Oui, c'est un fils coupable & repentant qu'il faut mettre à ses pieds; si mes larmes vous touchent, c'est par-là qu'il faut l'attendrir; car pour ne rien dissimuler à mon généreux protecteur, ma premiere jeunesse a peut-être causé de cruels chagrins à mon pere. Comment cela,

me demanda-t-il d'un air interdit & troublé ? — Par ma violence indomptable, par mes fougueux emportemens.

Il m'écoutait, il frémissait, ses yeux étaient attachés sur les miens ; & je voyais le tremblement de ses genoux & de ses mains redoubler à chacune de mes paroles. Ah ! m'écriai-je enfin, au nom de la Nature, au nom de votre sang, Monsieur, demandez grace pour un jeune insensé qui s'est dérobé à son pere, & qui depuis sept ans n'ose paraître devant lui. A ces mots je me prosternai. Ah ! malheureux ! c'est toi, s'écria-t-il en se précipitant sur moi & en me serrant dans ses bras. Et moi, suffoqué de sanglots, je me sentais inondé de ses larmes. Ah ! celles-ci sont douces, me dit-il ; laisse-les couler. J'en ai versé de plus ameres. — Ah ! mon pere ! mon pere ! me les pardonnez-vous ? — Oui, je te les pardonne, & tout est oublié, puisque tu m'es rendu. Mais tu ne viens pas affliger, désoler encore ma vieillesse ; quelle est donc cette jeune fille que tu veux épouser ? — Rassurez-vous mon pere : Mlle. de Léonval n'est pas indigne de porter votre nom : à ces mots tout fut éclairci.

Venez, Monsieur, dit-il à M. de Nesour, venez que je vous remercie. Que ne vous dois-je pas ! Vous me rendez mon fils ; vous me le rendez corrigé. Et vous, fille d'un homme dont je chéris le sang,

& dont j'honore la mémoire, venez faire avec votre époux les délices de mes vieux ans. Nous fûmes mariés dans ce même village ; & pour habits de nocés, nous voulûmes garder ceux que nous avions à Fleury.

Tel fut le récit d'Alexis ; & quand il eut fini, nous retournâmes vers son pere.

Cideville, me dit celui-ci, à présent que vous savez tout, soyez notre conseil. Mes enfans se trouvent heureux auprès de moi ; dois-je les y laisser ? M. de Nelcour est d'avis que dans ce petit coin du monde, menant ensemble obscurément une vie active & paisible, élevant nos petits enfans, heureux à peu de frais, & assez riches pour nous donner les plaisirs de la bienfaisance, nous formions comme une Tribu d'amis de la campagne, que l'on bénira tous les jours.

Il a raison, s'écria Voltaire. Ce qu'il propose là est ma chimère favorite ; ils feront trop heureux de la réaliser. J'étais de l'avis de Voltaire ; mais lui, s'apercevant que Vauvenargue n'en était pas : Mes amis, nous dit-il, dans les temps de contagion il faut se tenir hors des lignes. Pensez donc que c'était alors le temps de la Régence. Et quel était, dans ce temps-là, la place d'un homme de bien & d'une jeune & innocente femme ? Oui j'aurais dit à ces deux époux : Tenez-

vous là, faites-moi des enfans bien sains, bien vigoureux; qu'ils aiment comme vous la Nature & la Poésie, & qu'ils apprennent de leur pere à lire Virgile & Horace, & à cultiver leur jardin.

Vauvenargue sourit, & prenant la parole: Je donnerais, dit-il, ce conseil à des ames d'une trempe molle & flexible; car l'homme de ce caractere serait bientôt vicieux par faiblesse, au milieu des vices du temps. Mais si je rencontrais un homme d'une probité vigoureuse, & dont la bonté naturelle eût autant de ressort que celle d'Alexis; si à côté de lui je trouvais une femme habituée dès l'enfance à des mœurs simples & modestes, & à se rendre heureuse par des goûts innocens, je ne leur ferais pas l'injure de les tenir éloignés du monde; je les presserais au contraire d'aller lui apprendre à rougir. Le rare mérite, en effet, que celui d'être bon parmi les bons! C'est en face du vice, & du vice effronté, qu'il est beau d'être vertueux. Et puis pour acquitter la dette de la naissance & de la fortune, n'y a-t-il qu'à vivre en Philosophe? Et le fils d'un homme de Loix n'est-il fait que pour végéter parmi les plantes de son jardin? Que M. de Nelcour, qui a laissé dans le monde les débris de son opulence, reste tranquille dans le port, & s'y console de son naufrage;

que M. de Vaneville, qui a blanchi sous le faix des devoirs d'une grande place, se repose après ses travaux; cela est juste & j'y consens. Mais je veux que son fils, assez jeune encore pour s'instruire & pour se rendre utile, vienne à son tour payer le tribut de ses veilles, de ses talens, de ses vertus; & que son aimable compagne vienne montrer à ses pareilles que leur dignité, leur bonheur, leurs plaisirs les plus purs, comme leur véritable gloire, tiennent à leurs devoirs fidèlement remplis.

Tel fut, reprit Cideville, le sentiment de notre bon vieillard & celui des jeunes époux.

A la bonne heure, dit Voltaire; cela est plus beau, j'en conviens. Mais si, dans le monde, Alexis devient un libertin, & Natalie une friponne, je le mets sur votre conscience; & ce n'est pas moi qui réponds que cela n'arrivera point.

Non, c'est moi, dit Cideville; & comme ils ont passé déjà plus de vingt ans ensemble; aussi unis, & presque aussi amoureux l'un de l'autre qu'ils l'étaient à Fleury, tout occupés du soin d'élever leurs enfans, & de leur inspirer la bonté de leur ame, je crois pouvoir les citer pour exemple des vertueux ménages que le monde n'a point gâtés. Aussi leur père, qu'ils vont voir tous les ans dans sa retraite de Flammis, a-t-il fait graver sur l'autel qu'il a

élevé, dans son jardin, au bon Ange de Natalie, & sur lequel sont placés les bustes des deux époux, a-t-il fait, dis-je, graver ce témoignage que l'envie elle-même n'a jamais démenti :

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roulé, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

(Par M. Marmontel.)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mor de la Charade est *Tourbillon*; celui de l'Énigme est *Glace*; celui du Logogriphe est *Quilles*.

CHARADE.

MON premier est-il bon ? on le garde en ménage ;
Mon second bien souvent nous cause du dommage ;
De mon tout avec peine on a vu le pillage.

(Par M. Calvet de Rignat.)

B 5

É N I G M E.

J'AI l'haleine froide & j'enflamme ;
 J'ai mes côtes, ma peau, sans être un animal ;
 Je respire & je n'ai point d'ame ;
 Commode dans un sens, en l'autre je fais mal.

(Par M. F... M... Haumont.)

L O G O G R I P H E.

AISÉMENT, cher Lecteur, tu vas me deviner :
 J'ai six pieds ; où je suis on me voit dominer ;
 Retranche mon dernier, dès-lors je te présente
 Le nom d'un ennemi qui souvent nous tourmente,
 Et parfois triomphe à la fin ;
 Mais ôte mon premier, & tu verras soudain
 Avec quelle arme on peut l'abattre & le défaire.
 J'en ai trop dit : cherche ; je dois me taire.

(Par M. Bourdaloue de Blancasert.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*LES Leçons de l'Histoire, ou Lettres d'un
Pere à son Fils, sur les faits intéressans
de l'Histoire Universelle. Tomes III & IV.
A Paris, chez Moutard, Imprimeur-
Libr. rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.*

LES deux premiers Volumes des *Leçons de l'Histoire*, aussi favorablement accueillis des Etrangers qu'ils l'ont été parmi nous (1), & réimprimés presque aussi-tôt qu'ils ont paru, ont eu un succès trop marqué pour qu'on n'en attendît pas la suite avec une forte d'impatience.

Les III^e. & IV^e. Volumes, qu'on vient de mettre au jour, ne peuvent qu'ajouter au désir qu'on avait déjà de voir continuer cet Ouvrage, d'autant plus digne de fixer l'attention du Public, qu'on y fait porter

(1) On en a commencé une Traduction en Anglois, dont l'Auteur a reçu la premiere feuille imprimée in-8^o. en très-beaux caracteres, & qui, au mite de la plus grande fidélité, joint celui de la correction dans le style, de la noblesse & de la précision.

l'Histoire des différens Peuples sur les bases les plus solides, qu'on y démêle avec une sage critique le certain d'avec l'incertain, qu'on y laisse de côté les faits moins importants, pour ne s'attacher qu'à ceux qu'il est le plus essentiel de bien connaître, ou qu'il serait même le plus honteux d'ignorer, & qu'enfin l'ordre dans lequel ils nous sont offerts les rend plus faciles à saisir, & par-là même plus difficiles à oublier; l'intérêt y va toujours en croissant. Les circonstances actuelles contribuent d'ailleurs à l'augmentation. Les époques contenues dans ces deux Volumes, & qui se terminent à la fin de la captivité des Juifs, la première année du Règne de Cyrus, comme seul Roi des Perses, des Medes & des Assyriens, renferment les Législations célèbres des Lycurgue, des Solon, des Numa. On y passe en revue les plus étonnantes Révolutions, les plus terribles catastrophes: on n'y a rien omis de tous les autres faits qui peuvent donner lieu à des réflexions salutaires, à d'utiles rapprochemens; & de tout cet ensemble résultent, en effet, ces grandes *Leçons de l'Histoire*, qui les rendent, selon la parole de Cicéron, le flambeau de la vérité & l'école du genre humain. La manière dont l'Ouvrage est écrit, la clarté, la pureté du style relevent encore le fond du sujet déjà si intéressant par lui-même.

ANNÉE 1791, ou 10^e. *Année de la Bibliothèque Physico-Economique, Instructive & Amusante; contenant des Mémoires, Observations, & Pratiques sur l'Economie Rurale; les nouvelles Découvertes les plus intéressantes dans les Arts utiles & agréables; la description & la figure des nouvelles Machines, des Instrumens qu'on peut y employer, d'après les expériences des Auteurs qui les ont imaginées; des Recettes, Pratiques, Procédés, Médicamens nouveaux, externes ou internes, qui peuvent servir aux hommes & aux animaux; les moyens d'arrêter les Incendies & de prévenir les accidens, d'y remédier, de se garantir des Fraudes; de nouvelles Vues sur plusieurs points d'Economie domestique, & en général sur tous les objets d'utilité & d'agrément dans la vie civile & privée, &c.*

On y a joint des Notes que l'on a cru nécessaires à plusieurs Articles. 2 V. in-12, avec des Planches. Prix, 5 liv. 4 s. br. franc de port par la Poste dans tout le Royaume. A Paris; chez Buisson, Libr. Impr. rue Haute-feuille, N^o 20.

CET Ouvrage, de plus en plus utile, puisque les spéculations vont se tourner davantage vers l'Agriculture & l'Economie

domestique , se continue avec les mêmes soins & le même succès. La Préface, qui précède les deux Volumes de cette Année , présente, comme celle de l'Année dernière , le tableau des avantages que nous devons au nouvel ordre de choses , introduit par l'Assemblée Nationale. C'est un parallèle soutenu de l'état des Loix sous l'ancien Régime , & de ce qu'elles seront sous celui où nous écrivons. L'Auteur démontre aisément que tout l'avantage est de ce dernier côté.

Ce Livre (devenu classique presque dès sa naissance) peut être regardé comme le bréviaire de tous les propriétaires , des cultivateurs , & de tous ceux qui aiment à mettre de l'ordre dans leur maison ; & ce ne sera certainement pas le moins lu de tous les bréviaires.

L'Ouvrage complet forme actuellement 16 Vol. in-12, avec beaucoup de Planches ; savoir , l'Année 1782 , 1 vol. ; 1783 , 1 ; 1784 , 1 ; 1785 , 1 ; 1786 , 2 ; 1787 , 2 ; 1788 , 2 ; 1789 , 2 ; 1790 , 2 ; 1791 , 2 vol. Chaque Année se vend séparément au prix de 2 liv. 12 s. le vol. franc de port.

La suite des OBSERVATIONS ; &c. au N^o. prochain.

S P E C T A C L E S.

Théâtre Français de la rue de Richelieu.

IL ferait bien difficile, après une seule représentation de *Henri VIII*, de rendre un compte approfondi de cette Tragédie. L'extrême sévérité, nous pourrions dire même la malveillance avec laquelle on l'a écoutée, n'a pas permis d'en saisir l'ensemble, ni d'en porter un jugement assuré. Nous allons seulement en présenter la marche, facile à retenir, parce qu'elle est simple, & indiquer quelques-unes des beautés qu'on y a remarquées, & que les clameurs d'une partie de l'Auditoire n'ont pu entièrement étouffer.

Henri, ce Tyran d'Angleterre, accoutumé à tout sacrifier à ses passions, qui s'est séparé de la Communion Romaine pour faire prononcer son divorce avec Catherine d'Aragon, & pour épouser Anne Boulen, épris aujourd'hui d'une passion aussi violente pour l'intéressante Seymour, accuse la Reine d'inceste & d'adultère, séduit jusqu'aux accusés même, & lui donne pour Juges les plus lâches flatteurs de sa Cour.

M E R C U R E

Crammer , Archevêque de Cantorbéry, ose seul prendre la défense de la Reine. Il est secondé par la jeune Seymour, qui, peu flattée du rang que le Roi lui destine, emploie tous ses efforts pour fléchir le Tyran : ses efforts sont inutiles. Henri aime trop ardemment sa nouvelle conquête, pour lui accorder une grace qui le priverait de sa possession. La Reine doit être jugée ; mais quelque mépris que le Despoté ait pour son Peuple, il sent néanmoins qu'il lui serait avantageux d'en imposer à l'opinion. Il croit en avoir trouvé le moyen : il charge Norfolk, son digne Confident, de séduire Noris, l'un des accusés, homme d'une probité reconnue, & dont le témoignage peut être d'un grand poids. Noris promet tout ce qu'on veut, & demande à s'expliquer en présence des Juges & de la Reine. C'est là qu'il la justifie en dévoilant tous les crimes du Tyran. Cette Scène, rendue par le Poète & par l'Acteur avec beaucoup de noblesse & de force, a eu le plus grand succès. Elle devait assurer celui de l'Ouvrage ; mais elle a ramené les efforts de ceux que ce succès pouvait contrarier. Boulen est condamnée. On lui permet de voir encore sa fille, la jeune Elisabeth, qui n'avait que trois ans selon son Histoire, mais à qui le Poète en a donné huit ou neuf. Les questions ingénues de cette enfant, l'ignorance où elle

est du sort destiné à sa malheureuse mere, produisent une scène infiniment pathétique; mais elle n'a pas été sentie. La voix trop aigüe de l'enfant chargée du rôle, en a détruit tout l'effet sur des Spectateurs mal disposés.

Le 5^e. Acte a ramené le silence, qui n'a presque plus été interrompu que par des applaudissemens. Seymour vient tomber aux pieds du Tyran en lui présentant sa fille, & en l'arrêtant par ce vers :

Cédez à la Nature en voyant votre image.

Henri feint de se rendre aux instances de Seymour, de Crammer & de tout le Peuple qui embrasse ses genoux : il donne l'ordre de sauver la Reine ; mais il avait donné d'avance celui de hâter son supplice. Bouleversé n'est plus ; mais l'Auteur nous laisse l'espoir que le Tyran ne profitera pas de son crime. Seymour, révoltée de sa barbarie, rejette avec indignation la couronne qui lui est offerte, & ne veut recevoir de lui que la mort.

Un Théâtre consacré dans sa naissance à des farces, qui s'est élevé successivement au genre le plus noble, & qui va même jusqu'à tenter le plus sublime de tous, doit s'attendre à beaucoup de résistance & de contradictions. Celui de la rue de Richelieu a encore d'autres obstacles à vaincre ;

ils seront suffisamment sentis, & nous n'avons pas besoin de les indiquer. Nous croyons, malgré cet échec, qu'avec beaucoup de patience, des efforts constants, & un choix d'excellens Ouvrages, le Théâtre de la rue de Richelieu peut espérer de soutenir l'entreprise délicate dont il s'est chargé.

Madame Vestris & Mlle. Desgarcins ont déployé dans cette Tragédie des talens justement appréciés, qui ne peuvent manquer de fixer à la longue un Public plus intéressé à ses propres plaisirs qu'à des débats qui lui sont étrangers. Mlle. Desgarcins a même surpassé l'idée qu'on en avait prise sur un autre Théâtre; & Mr. Monville, dans la seule scène de Norlis, a mérité d'être distingué. Les grandes espérances qu'avait déjà données Mr. Talma dans plusieurs rôles, & notamment dans Charles IX, il les a confirmées dans le rôle de Henri VIII, & le Public lui a rendu justice. On en rendra sans doute davantage à la Tragédie de M. de Chénier, quand on voudra l'écouter avec plus d'attention & d'impartialité.

On a voulu donner pour petite Pièce l'*Epreuve*, ancienne Comédie de Marivaux. Les Spectateurs, qui regrettaient sans doute l'ancien Répertoire de ce Théâtre, n'ont pas voulu l'entendre; & ont demandé *Ricco*: peut-être préféreraient-ils *Ricco* même à la Tragédie.

V A R I É T É S.

AUX AUTEURS DU MERCURE.

*Parallele entre la situation actuelle du Soldat,
& celle de l'ancien Régime.*

PERMETTEZ-MOI, Messieurs, de vous prier de consigner dans votre Journal les changemens avantageux que la nouvelle Constitution a apportés dans l'état du Soldat Français. Vous concevez combien il est important que les Questions suivantes, & la maniere dont elles sont résolues, soient connues, non seulement de l'Armée Française, mais de toutes les Armées de l'Europe.

ire. Question. Comment se faisait l'Enrôlement des Soldats sous l'ancien Régime?

R. La ruse, la supercherie & la séduction environnaient les jeunes gens : c'était un négoce infame qui abusait l'expérience, & qui arrachait des enfans à leur famille ; les congés de grace étaient arbitraires, & on en faisait une exaction qui n'avait de bornes & de regle que les facultés du soldat ou de sa famille ; & cette exaction même on la faisait valoir comme une grace.

Demande. Comment se font aujourd'hui les Enrôlemens?

R. Quoique leur forme ne soit pas entièrement décrétée, il est certain qu'ils seront déci-